

Gilbert et le chien magicien

(9872 signes)

Gilbert avait toujours eu un problème, un bien gros problème. Il s'en était aperçu à ses dépens alors qu'il n'avait que dix ans. En voiture avec sa mère, il était assis sur le siège passager pour la première fois. Heureux et exultant, il regardait la route défiler, jetant de temps en temps des œillades complices à sa génitrice qui, derrière son volant, souriait dans le soleil. Il repensa à la blague que son ami Pierrot lui avait racontée le jour même dans la cour de récréation et décida de la partager avec elle. Il se dit que la seule chose qui pouvait rendre ce moment encore plus beau était de rendre sa mère heureuse.

« - Dis Maman, tu sais comment on appelle un chien magicien ?

- Non, mon chéri, comment ?

- Un labracadabrador ! répondit-il en s'esclaffant. »

Sa mère pouffa, une main devant la bouche. Puis elle s'immobilisa et mourut. La voiture fit une embardée et fonça dans un arbre. En traversant le pare-brise, la tête la première, la dernière image qui s'incrusta dans les souvenirs de Gilbert fut le rictus de joie figé sur le visage de sa mère alors que ce dernier rencontrait le tableau de bord. Gilbert se retrouva à l'hôpital pendant des semaines. Les éclats de pare-brise lui avaient dessiné un immense sourire d'une oreille à l'autre, comme un masque de carnaval impossible à retirer. Il pleura pendant des jours, l'image angoissante du visage de sa mère tournant en boucle dans son cerveau. Son père le ramena à la maison et tous deux partagèrent un silence de plomb. Gilbert retourna à l'école et rencontra à la fois la pitié et les moqueries, les doigts pointés vers son tout nouveau sourire. Il allait à l'école la boule au ventre et rentrait chez lui des sanglots plein la gorge. Un soir, son père ouvrit enfin la bouche, et lui demanda, en posant la main sur son épaule.

« - Te souviens-tu des dernières choses que tu as dites à Maman ?

Gilbert leva les yeux vers lui et murmura :

- Je lui ai raconté une blague.

- Ah bon ? sourit son père. Tu veux me la raconter ? »

Gilbert se pinça les lèvres. Il ne savait pas ce qu'il devait faire. Cette blague avait figé le visage de sa mère et lui avait arrêté le cœur. Son père insista gentiment. Alors il lui raconta la blague du chien magicien. Son père ricana un instant en lui caressant les cheveux. Puis il se leva pour aller dans la cuisine mais ne fit que quelques pas avant de s'écrouler sur le sol. C'est à cet instant que Gilbert comprit qu'il avait un super-pouvoir, celui de tuer en racontant une simple blague.

Les années passèrent et son reflet dans le miroir ne fit que renforcer sa culpabilité. Ce rictus grotesque dessiné sur sa figure n'avait de cesse de lui rappeler qu'il était un meurtrier. Qu'il s'était lui-même rendu orphelin. La blague du chien magicien fut rangée dans un tiroir fermé à clé loin, très loin dans sa mémoire. Il devint dépressif, éternellement accompagné de sa tristesse que les psychologues ou les médicaments n'étaient jamais parvenu à dissiper.

Puis un jour, il rencontra Rita. La jeune femme lui avait souri au coin du rayon des surgelés et, sans s'en rendre compte, Gilbert lui avait souri en retour. Vive et solaire, elle aimait son côté noir et renfermé et elle apportait dans sa vie la joie qui lui avait toujours manquée. Ils vécurent ensemble deux ans avant que Gilbert ne se décidât à la demander en mariage. Ce qu'elle accepta aussitôt. Pour fêter les fiançailles, ils achetèrent quelques bouteilles et passèrent une soirée en dehors du temps. Gilbert se sentait léger, sans aucun poids l'entraînant vers le fond de son cerveau. Au détour d'une conversation, il se rappela une chose entendue à la radio le matin même et interpella Rita.

« - Dis ma chérie, tu sais pourquoi les plongeurs en bouteille se jettent toujours du bateau en arrière ?

- Non, pourquoi, pouffa Rita en se servant un verre.

- Parce que s'ils le faisaient en avant, ils tomberaient dans le bateau ! »

Rita explosa de rire en faisant couler du vin sur la table basse. Gilbert s'émerveilla du merveilleux rire de sa fiancée. Il n'avait jamais été aussi amoureux. Puis Rita fut prise d'un hoquet, ses yeux se révulsèrent et elle tomba dans le canapé, morte.

Gilbert fut dévasté. La culpabilité le rongea comme un ver dans un fruit pourri. Il comprit que le chien magicien n'était pas le seul responsable et qu'il ne devait plus, en aucun cas, faire rire les gens. Il avait tué ses parents et la femme de sa vie. Il sut qu'il ne s'en remettrait jamais. Il essaya de se suicider en se racontant une blague à lui-même mais il n'avait pas le cœur à rire.

Alors il s'enferma encore plus dans son monde de noirceur. Il chercha ce qu'il pouvait faire de sa vie sans que personne ne risque rien. Il devint aide-soignant et postula dans un service de cancérologie, dans une petite équipe blafarde. Gilbert se promit de ne plus rire de sa vie. De plus, l'ambiance pesante de son travail ne lui fournirait plus jamais le risque de faire rire qui que ce soit.

Pourtant, un jour qu'il portait son plat à chauffer dans la salle de pause, il trébucha et s'étala sur le sol, recouvrant sa blouse de sauce. Ses collègues présents hurlèrent de rire. Gilbert fut pris de panique et attendit le moment fatidique où leurs visages se figeraient et leurs cœurs s'arrêteraient. Mais il ne se passa rien. Il comprit qu'on pouvait rire de lui à défaut de rire avec lui, sans que cela ne soit dangereux. L'intention de faire rire était l'arme létale. Il n'y avait donc plus aucun risque. Après des années de service, toute l'équipe l'avait surnommé « Béber le marrant » à cause du paradoxe que son visage donnait au monde : un air renfrogné derrière un sourire perpétuel. On se moquait de lui dans son dos, mais il n'en avait plus rien à faire. Il faisait son boulot,

accompagnait la mort jusqu'au bout de son ouvrage et recommençait. La souffrance des existences brisées était devenue son quotidien, et ne le touchait même plus. Cependant, la vie étant une éternelle optimiste malgré tout, elle tint à mettre sur le chemin de Gilbert la malicieuse Stella. Elle était âgée de 92 ans dont 70 comme fumeuse. Elle aimait dire à qui voulait l'entendre que ses entrailles se consumaient plus rapidement qu'une Marlboro. Elle racontait à tout le service ses innombrables vies : son record de montée des marches de la Tour Eiffel, ses exploits comme pilote de rallye dans les années 70 ou encore la façon dont elle avait séduit François Mitterrand jusqu'à obtenir des codes nucléaires. Gilbert l'écoutait d'une oreille distraite, comprenant bien qu'elle était surtout mythomane à grande échelle. Les autres membres de son équipe en eurent rapidement assez de ces histoires à dormir debout. Stella était trop exubérante, elle prenait trop de temps, et Gilbert fut bientôt seul à lui administrer des soins. Les premiers temps, elle ne fit que parler d'elle et il l'écoutait en lui apportant son plateau repas et en lui donnant ses médicaments. Puis Stella, plus fine observatrice qu'elle ne voulait bien le montrer, commença à lui poser des questions.

« - Il est bien particulier ce sourire mon grand, d'où vient-il ? »

Gilbert grogna en guise de réponse. Elle persévéra.

« - Que s'est-il passé pour que ton cœur devienne si sombre ? »

Il lui jeta un regard vide et sortit de la chambre après avoir redressé son oreiller. Stella persista, jour après jour.

« - Quel est ce lourd secret que tu portes au point de te rendre bossu mon grand ? »

Un jour, Gilbert la regarda dans les yeux et vit une chose qui avait depuis longtemps déserté son existence : de l'intérêt pour lui. Le sourire de Stella ne fut alors que pour lui et il circula dans son corps comme le Gulf Stream. Elle l'invita de la main et s'assit sur le bord de son lit.

Il s'assit pour la première fois au chevet d'un malade, après des années de travail. Et il le fit pendant des semaines. Chaque matin, il s'asseyait près de Stella et parlait avec elle. Il comprit qu'à force de ne vouloir faire de mal à personne, il avait cessé d'être en lien avec les autres. Il lui parla de la mort de ses parents et de celle de Rita. Il évoqua des accidents mais ne mentionna jamais son secret. Il le trouvait de toute façon presque ridicule. Stella l'écoutait avec attention et bienveillance, serrant sa main dans la sienne. Et jour après jour, Gilbert sentait que son cœur s'allégeait. Il apprit également à écouter Stella, au-delà de ses balivernes excentriques. Il comprit qu'elle maquillait sa peine derrière ses mensonges, pour se donner du courage. Un jour il se surprit à rire à l'une de ses nombreuses histoires farfelues. Il n'avait plus, depuis longtemps, libéré une telle joie dans son corps rouillé. Son sourire authentique réchauffa aussi le cœur de Stella dont l'état se dégradait de jour en jour.

En effet, au bout de quelques mois, Gilbert comprit, au son de la toux de Stella et à la couleur de son teint de cire, qu'elle s'approchait de plus en plus du précipice du terme de son existence. Les yeux de la vieille dame se plissaient de douleur quand elle croyait que Gilbert ne la voyait pas. Ses lèvres se crispaient mais elle ne pouvait retenir des quintes à la fois rauques et visqueuses. Et lorsqu'elle fut certaine que son heure était arrivée, Stella se replia sur elle. Elle ne dit plus rien, ne raconta plus d'histoires. Le corps rongé de l'intérieur, chaque respiration arrachant à ses entrailles une déchirure sourde, elle n'eut plus qu'une envie, celle de partir. Gilbert continuait de venir la voir mais le silence qui avait remplacé leurs échanges et leurs rires le blessait tout autant que le cancer de Stella.

Un matin, elle leva les yeux vers lui et il comprit ce qu'elle attendait. Les étincelles de ses pupilles étaient devenues des braises mourantes. Gilbert se posa sur le rebord de son lit, lui prit la main avec tendresse sans la quitter du regard et il murmura :

« - Dis Stella, tu sais comment on appelle un chien magicien ? »